

Les rides de papa

Contes pour les enfants pas sages

Leo Kalovyrnas

Traduit du grec par **Marylise Guillou**

Les rides de papa

La ville s'étendait comme un mélanome terrestre, grande, grise et anarchique. Elle ne s'arrêtait que là où la mer lui coupait la route. Mais même l'eau ne pouvait lui procurer la guérison car les boues industrielles déversaient leur noirceur dans l'azur des flots.

Sur une toute petite parcelle de cette ville assourdissante, dans un appartement vieillot aux grandes fenêtres propres et aux parquets résignés, vivait une famille. C'était une famille comme on n'en voit jamais dans les pubs joviales qui vantent du lait ou des assurances-vie ; et pourtant elles existent, au mépris d'une époque socialement exécrationnelle.

Le papa s'appelait Melis et avait un regard doux comme un canapé confortable conçu pour s'y blottir et s'y réchauffer. Ses bras étaient semblables à du bon pain tout juste sorti du four et ses lèvres s'arrêtaient souvent sur de généreux sourires. Seul son front ridé trahissait les tempêtes qui faisaient rage dans sa tête. Elles étaient soulevées par le mistral des responsabilités qui soufflait dans la grande entreprise où il était employé. Chaque jour, ce vent glacial l'accablait de nouvelles responsabilités écrasantes, de tonnes de rivalité, de pelletées de coups de couteaux dans le dos.

L'autre papa, Aris avait au fond les yeux la mer qui jamais ne s'apaise. Il était plein de fantaisie et les poches de son cerveau débordaient d'imagination et d'idées taquines. Aris travaillait à l'abri de leur logis ; il prenait des textes, les engloutissait et accouchait de nouveaux textes, en langues étrangères. Il rayonnait d'amour pour son compagnon et, dès qu'il les posait sur Melis, ses yeux bleus s'allumaient en mille petites étoiles brillantes. En commun, ils avaient tissé un amour dont la trame résistait aux temps perfides et aux regards blessants qui cherchaient à s'insinuer dans les déchirures pour y distiller du poison.

Aris et Melis avaient deux enfants. Et si les pourquoi et les comment vous titillent la langue et si votre curiosité gratte le papier pour en extraire le suc, je vous dirai comment ils les avaient eu mais c'est sans importance. Le plus important pour Alkissos et Niaïen, leurs deux enfants, c'est qu'ils nageaient dans un océan d'amour, ingéraient jusqu'à satiété des rations de bienveillance, trouvaient des bras chaleureux où se blottir et que les voix sereines qu'ils entendaient n'écorchaient ni leurs oreilles ni leur cœur.

La cigogne légendaire avait fait des heures sup pour aller jusqu'au Vietnam et ramener Niaïen l'orpheline ? Et alors ? Alkissos était venu au monde avec quelque chose en moins dans son corps que les autres enfants ? Et alors ? Son aspect était différent, mais qui aurait osé dire que son cœur et ses besoins l'étaient ?

Le bonheur, sobre et discret, déposait tous les jours sur le pas de leur porte de petites rations alimentaires. Le soir, quand Melis revenait de son pénible travail, il laissait fatigue et soucis sur le palier et enlaçait Aris et leurs deux enfants. Puis, ils se rassemblaient tous autour de la table et racontaient les histoires de la journée. Niaïen, qui avait six ans, parlait de l'école et des connaissances qu'elle avait picorées ce jour-là, Alkissos aussi parlait de l'école spécialisée où il allait pour apprendre à faire ce que font les autres, sans buter sur son corps. Aris parlait également des textes qu'il avait ingurgités et ruminés ce jour-là, des mots bizarres et des pensées tordues qu'il essayait de repasser pour les rendre intelligibles dans une langue étrangère.

Seul Melis était un peu mal à l'aise. Toutes ses histoires à lui ressemblaient à des marais asséchés. Toute la journée au travail, il restait embourbé dans une réalité plus stérile que l'asphalte grise. Il ne voulait pas les ennuyer avec les méchancetés de ses collègues, les injustices de son patron. Alors, Melis racontait des histoires qu'il inventait. Il parlait de monstres qui mangent des petits enfants et d'enfants qui mangent des monstres. De princes qui tuent de méchants journalistes et de journalistes

qui libèrent des princesses prisonnières d'articles mal écrits. Il leur parlait de mers qui lèchent des pays plus colorés. De petites bêtes qui creusent des souterrains dans des immeubles remplis de bureaux et, le soir venu, grignotent les rapports et les fax. De photocopieuses qui se rebellent et engendrent des journées grises et toutes semblables.

Il parlait, parlait encore et encore et progressivement son front ridé redevenait serein comme une petite crique à l'abri du vent. Aris lui tenait la main et voyageait au gré des paroles de son tendre ami. Niaïen s'endormait dans ses bras et rêvait d'aires de jeux roses. Quant à Alkissos – Alkissos s'imprégnait, mot après mot, des paroles de son père ; il les avalait et les engrangeait dans son petit corps. Et le soir quand, au cœur de cette ville insomniaque le garçon allait au lit, il sortait les mots de leur gaine et s'amusait avec eux.

Et le temps passait. La vie se montrait clémente avec la famille et l'amour débordant des parents remédiait à toutes les calamités qui explosaient aux pieds des enfants. Si Niaïen revenait en pleurant de l'école car on s'était moqué de ses petits yeux bridés, Aris la prenait dans ses bras et lui racontait l'histoire ancienne de son pays et des histoires de gens qui avaient le bonheur et la malédiction de se distinguer de la moyenne. Niaïen devenait de plus en plus forte et quand les autres élèves recommençaient à l'asperger de quolibets, le sel ne la brûlait plus.

Alkissos, apprit à marcher, pas aussi vite et aussi facilement que les autres enfants, mais son esprit, lui, courait comme le vent.

Il n'y avait que le front de Melis que creusaient de plus en plus les responsabilités et les injustices au travail. Certains soirs, il n'arrivait pas à déposer toute sa fatigue sur le palier ; alors les soucis se faufilaient dans la maison et s'invitaient à leur table. Seul Alkissos remarquait que les histoires de son papa étaient différentes, plus pesantes. Les monstres étaient devenus plus méchants et les princesses ne sauvaient pas toujours leur amoureux. Des couleurs mouraient de mort terrible et certains fax grignotaient les

petites bêtes. Le soir, quand tout le monde dormait, Alkissos sortait les mots de papa de leur gaine et constatait la différence. Même Aris se rendait compte que le front de son compagnon se ridait de plus en plus.

Alkissos voyait bien que son autre papa le voyait. Il voyait aussi l'inquiétude qui irritait ses yeux. Un soir donc, Alkissos décida de faire quelque chose pour aider l'un de ses papas.

Il sortit les mots de son papa de leur gaine et se mêla à eux. Il se rendit tout d'abord dans le palais bleu et réveilla la princesse que son papa avait créée.

La princesse frotta ses yeux ensommeillés et gémit. « Tu ne sais donc pas que les contes ont des heures d'ouverture ? Qu'est-ce que tu veux en pleine nuit ? »

« Je veux que tu viennes avec moi sauver un de mes papas » dit Alkissos.

« Comme si dormir sur des petits pois ne me suffisait pas, il faut en plus que des mômes perdus sans collier viennent me réveiller. Quelle vie que celle d'une princesse, je te jure ! »

« J'ai besoin de toi, princesse, parce que tu es éveillée et réveillée et que tu pratiques le jiu jitsu. Si tu veux, dis au jeune homme que tu as sauvé de mort certaine de venir avec nous ».

« Je l'ai renvoyé chez sa maman parce qu'il avait trop la guigne ; en plus il avait tout le temps des embrouilles avec les dragons et de mauvaises fréquentations. Mais moi, je vais venir parce que mon conte, je commence à en avoir marre ».

Bras dessus, bras dessous, ils partirent et arrivèrent au bord de la mer rose. Alkissos trempa ses pieds dans les vagues roses et dit :

« Mer rose, petite mer de rêve, lève-toi et viens avec moi sauver mon papa numéro un car je l'aime beaucoup et il ne va pas bien ».

La mer rose se souleva et dit deux vagues, « Je viendrais bien, mon très cher enfant, mais je vais tout faire tomber à l'eau ».

Alkissos la caressa et lui dit que ce n'était pas grave ; l'eau est toujours une bonne chose.

Ainsi Alkissos, la princesse et la mer rose prirent le chemin du rêve et arrivèrent devant la grotte de la photocopieuse.

« Xerox mon petit Xerox, sors de ta caverne, j'ai deux mots à te dire ». La photocopieuse sortit, alluma ses petites lumières et, après un temps de préparation de quatre minutes, dit : « Maintenant je suis prête à t'écouter. Que viens-tu donc faire ici dans mon domaine noir comme l'encre ? »

« Fais-moi la grâce de m'accompagner pour sauver l'un de mes pères. Viens et je te donnerai des cartouches d'encre à t'en faire péter le système ».

« Je viendrai et garde tes cartouches. Je viendrai parce que j'aime les enfants qui appuient sur mes boutons et me chatouillent ou bien qui photocopient des grimaces ».

Alkissos avait encore besoin d'un autre allié mais c'était le plus difficile. Il le trouva en train de boire des alcools forts dans un bar « tendance » sur la route qui longe la côte.

« Journaliste, gentil journaliste, toi qui tues les mauvaises nouvelles avant qu'elles deviennent monstrueuses et se diffusent, viens avec moi. Un de mes papas a été victime d'injustice et j'ai besoin de toi car ton cœur est enveloppé de chocolat intrépide et l'intérieur est plein de larmes refroidies et de mie de bonté ».

Le journaliste chevaucha sa moto et suivit sans discuter : payé au mot, il parlait peu et écrivait beaucoup.

Alkissos revint dans sa chambre avec ses étonnants alliés et les cacha dans son cœur jusqu'à l'heure de se mettre au travail.

Le lendemain matin, quand son autre papa le réveilla pour l'aider à se préparer pour l'école, celui-ci remarqua de l'eau colorée par terre et quelques mots déshydratés sur le rebord de la fenêtre.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » demanda Aris à son fiston ensommeillé. Alkissos s'empressa de prendre son air le plus innocent.

« Rien papa. Ça doit être un rêve qui a coulé parce que j'avais oublié de fermer le robinet » dit-il et il se prépara pour aller à l'école avec l'empressement qu'il aurait mis pour une excursion. Aris éteignit l'eau rose, enfouit les mots dans le pot du ficus et se mit au travail. S'il avait su qu'Alkissos n'était pas monté dans le bus scolaire et n'avait pas non plus été à l'école !

« Xerox, mon petit Xerox, photocopie-moi que j'envoie la copie à l'école pour qu'ils ne se doutent pas de mon absence. De toute façon, la plupart des maîtres pensent que les enfants sont tous les mêmes ».

Il se dirigea donc, avec ses compagnons, vers le centre-ville. Ils dépassèrent les usines qui toussaient leur fumée délétère, dépassèrent le fleuve qui se mourait doucement, ils dépassèrent également un parc qui s'était transformé en musée dédié à une vie différente et arrivèrent à l'endroit où vivaient des gratte-ciels aux mille bureaux.

« Où donc travaille mon papa ? » se demanda le garçon devant ce dédale de bureaux.

« Je vais te trouver ça moi » dit le journaliste qui était un fouineur de première.

Ils trouvèrent donc l'immense bâtiment où dormait l'entreprise de Melis. A l'entrée cependant, le gardien les arrêta.

« Les inconnus n'entrent pas, les enfants non plus, ils abîment les photocopieuses ».

« Je m'occupe de lui » dit la princesse qui, à part le jiu jitsu, savait aussi plein de trucs érotiques. Et elle le fit grimper aux rideaux.

L'immeuble était grand et labyrinthique et il leur aurait fallu une vie et demie pour le visiter entièrement.

« Qu'est-ce qu'on cherche ? » demanda la princesse.

Alkissos semblait préoccupé. « Mon papa, Melis, travaille ici, quelque part dans cet immeuble. Et ici, quelque part, il y a un méchant robinet d'où suintent des soucis et des tracas. Je veux le trouver et le fermer, car mon papa

y boit tous les jours et son front se ride. Seulement voilà, je ne sais pas où chercher ».

« Moi, je pense qu'il faut commencer par les sous-sols, à la racine du mal » dit le journaliste, qui avait une grande expérience des manoeuvres souterraines.

Ils passèrent la journée à chercher de bas en haut et de haut en bas mais ne trouvèrent rien. Ils rentrèrent bredouilles et très déçus, sauf la mer qui savait quand se retirer.

« Il y a une heure pour la marée haute et une autre pour la marée basse ».

De retour, Alkissos cacha ses compagnons dans son cœur. Le soir, il s'assit à table avec sa famille et, quand vint son tour de raconter sa journée, il respira profondément et dit :

« Aujourd'hui on a appris que le pouvoir de la quatrième presse... pardon, le quatrième pouvoir de la presse associé aux appâts sexuels, à la technologie et à la nature peut porter quelqu'un au pinacle ou le précipiter dans les bas-fonds ».

Melis raconta une histoire de sorcière noire qui transformait tous les trombones en horribles petits serpents. Alkissos remarqua le regard de l'un de ses papas qui s'assombrissait car il était inquiet pour son autre papa. Il devait se dépêcher.

Le lendemain matin, au réveil, Aris demanda au petit garçon. « Pourquoi ton lit est-il rempli de petits pois et de taches d'encre ? »

« Peut-être parce que j'ai rêvé que je mangeais une soupe aux petits pois à la sauce à l'encre ? Tu sais bien que je mange n'importe quoi ».

Comment expliquer à son cher papa que la photocopieuse aimait manger au lit et que la princesse avait un vice : dormir sur des petits pois.

Ce jour-là, ils arrivèrent très tôt devant l'immeuble où travaillait Melis. La princesse recommença ses petits stratagèmes affriolants auprès du gardien qui était plein de prévenances à son égard et ils entrèrent tout de suite.

« Dans mes contes à moi » dit la princesse, « il y a beaucoup de méchants rois. Est-ce qu'il n'y en aurait pas un ici aussi qui chargerait ton père de responsabilités et de soucis? »

Ils se dirigèrent donc vers le bureau du directeur, mais celui-ci les adressa au responsable du personnel. Ce dernier, s'empressant de corriger leur erreur – il s'appelait maintenant cadre de la direction des ressources humaines – les envoya au responsable des relations publiques. Ils rencontrèrent une quinzaine de dirigeants et de responsables et finirent par aboutir au Conseil d'administration, composé de sept membres. Mais ces derniers semblaient eux-mêmes dans un état proche de l'effondrement nerveux. Les doses de méchanceté qu'ils dissimulaient semblaient plus être destinées à un usage interne qu'être la cause des sillons sur le front de Melis.

Ils revinrent bredouilles pour la seconde fois, mais la photocopieuse possédait des prospectus entiers de réconfort pour Alkissos qui était triste.

Ce soir-là à table, le garçon raconta sa journée. « Aujourd'hui on a appris que le modèle d'entreprise contemporain d'organisation du travail a plus la structure de la goyave que celle de l'oignon ». Aris s'inquiéta en entendant son fils parler ainsi, mais il s'inquiéta encore plus quand Melis raconta une histoire où un sorcier gris tissait des toiles infernales de rapports et d'exposés trimestriels, dans lesquelles se faisaient piéger les employés et où des agrafeuses venaient ensuite leur dévorer le foie.

Le lendemain matin Aris, inquiet, réveilla son fils. « Alkissos, tu me caches quelque chose et je ne parle pas seulement des magnétophones portables et de l'eau rose. Si je peux t'aider dis-le-moi. Sinon, sache que tu as tout mon amour pour te réchauffer si tu as froid là où tu cours, dans les steppes solitaires de ton esprit ».

Le garçon remercia son papa et repartit pour un centre-ville couleur de plomb. Cette fois-ci ce fut le journaliste qui fit des avances au garde, comme ça, pour changer. Alkissos eut une idée. Il se rendit à la cantine de la société où les employés mangeaient des sandwiches totalement identiques mais

baptisés différemment. Il se cacha derrière une chaise pour écouter ce que disaient les travailleurs entre eux mais aussi ce qu'ils se disaient à eux-mêmes.

Il les entendit parler de couteaux plantés dans le dos de collègues et d'échéances-guillotines, de renvois injustes et d'embauches plus injustes encore, de réunions assommantes et de pots organisés au bureau encore plus assommants. Le pire cependant était ce qu'il voyait dans leurs yeux : la mort vivante trônant là où la créativité était morte ; c'est ce qui arrive quand on ne voit pas la finalité de sa tâche.

Son cœur se brisa ; il avait compris qu'il ne s'agissait pas d'un mauvais robinet qui suintait des soucis mais d'un véritable océan tout entier pollué.

Il tomba dans les bras de la princesse et du journaliste. « Comment pourrais-je aider mon papa ? Il faut absolument qu'il arrête de travailler ici ».

« Melis a de nombreux talents et il trouverait facilement du travail ailleurs » lui dit la mer.

« Ce n'est pas une solution. Parce que même si mon papa fuit cet endroit, que vont devenir tous les autres ? Il faut qu'on change quelque chose là-dedans ». Ils se concertèrent donc jusqu'à en avoir mal à la tête. Soudain, ils s'écrièrent tous ensemble : « Eureka ! » et se mirent directement au travail.

La mer rose déclencha une houle de plus en plus grosse qui vint inonder les cœurs des cadres de la direction. Et eux qui, auparavant, se nourrissaient d'asphalte grise et parlaient en murs de ciment furent soudain incapables de résister à cette mer rose et houleuse ; se réveillant affublés de culottes et de stylos roses, ils se mirent à donner des ordres roses et à émettre des chèques roses et il leur fut impossible de résister à cette houle rose.

La photocopieuse, qui se trouvait dans son biotope, élaborait un autre plan. Elle se mit d'accord avec les autres photocopieuses de l'entreprise qui – même si elles ont l'air d'être un peu carrées – sont au fond des petites

farceuses. Parmi les exposés et les fax qu'elles imprimaient, elles glissaient un petit poème, une histoire un peu grivoise, elles lançaient des malélices qui permettaient d'éviter les travaux de dernière minute et jetaient des sorts destinés à charmer de ravissantes secrétaires ou de séduisants coursiers.

La princesse ne resta pas, elle non plus, sans rien faire. Dès qu'elle voyait un travailleur énervé, grognon ou qui tirait la tronche, elle lui enseignait le jiu jitsu ou le Kama soutra pour qu'il puisse en remontrer à n'importe quel directeur qui lui pompait l'air. Il y avait toujours un des deux trucs qui marchait. Fini les nerfs, fini les tronches de deux mètres, bien que deux ou trois employés virent leurs forces minées par trop de sexe.

Quant au journaliste, il écrivit dans des journaux des articles sur un nouveau modèle d'entreprise, qui rendait les travailleurs heureux et plus productifs et augmentait les profits car ils travaillaient avec plus de plaisir. La notoriété du modèle décupla les ventes et tous gagnèrent des bonus.

Depuis, le soir, le papa No 1 d'Alkissos racontait des histoires drôles de photocopieuses qui faisaient du hip hop et d'agrafeuses qui tricotaient des ouvrages au crochet. Son front était lisse et sans ride et tous étaient heureux.

Alkissos était encore plus heureux car aucun de ses maîtres ne s'était rendu compte que c'était sa photocopie qui allait à l'école à sa place et que lui n'y avait jamais remis les pieds. Il apprenait la vie avec ses très chers amis, qui l'initiaient aux mystères de l'amour, de la technologie, de la nature et de la politique. Et ils vécurent tous très heureux mais ceux qui avaient bien intégré le sortilège qui permet de culbuter secrétaires et coursiers, vécurent encore plus heureux.